
Le salut par l'obéissance

Entretien avec

Hocine Fsian

Psychologue clinicien à l'Université d'Oran, Hocine Fsian a choisi parmi les questions qui lui ont été soumises de répondre à celles qui sont en relation avec les dimensions psychopathologiques de la violence en Algérie. Pour lui, ce ne sont pas l'écartèlement, les contradictions ou les divisions qui expliqueraient les causes profondes de la violence humaine, c'est plutôt la perception de clivages vécus comme dangereux, qui provoque la haine et la destruction. Ce sont des ressentiments subis qui vont non seulement, donner naissance à la haine, mais orienter la division, la pervertir et lui donner ainsi une autre direction, un autre sens, une monstrueuse tournure. Ce n'est donc pas le clivage qui importe, mais la signification qu'on lui surimprime.

— Nous avons le sentiment que l'Algérie vit aujourd'hui un drame unique, un drame qu'aucun autre pays n'a connu de cette manière. La société algérienne n'est pas traversée, comme certaines sociétés segmentées, telles que le Liban ou la Bosnie, par de profonds clivages culturels, religieux ou ethniques. Comment expliquez-vous cette spécificité de la violence dans votre pays?

Si l'Algérie vit effectivement dans son histoire un drame unique, ce drame à l'échelle de l'histoire humaine resurgit régulièrement en d'autres lieux et en d'autres temps. Plus près de nous, le drame cambodgien et le génocide des Khmers s'apparentent à bien des égards à ce qui se passe en Algérie.

De la même façon, il n'est pas juste de dire que la société algérienne n'est pas traversée par de profonds clivages culturels et ethniques. Identifier ces clivages culturels, les reconnaître comme faisant partie de notre intériorité

Printemps 1998

historique et identitaire, de notre mentalité, et enfin les accepter et les revendiquer, me semblent être la meilleure voie pour sortir de cette horreur.

Car enfin, aucune société ni aucune institution ni aucune personne humaine ne peut se targuer d'être non clivée, non divisée. L'unité, l'homogénéité est un mythe, une utopie éternelle ou encore un fantasme idéalisé. Mais la réalité sociale, culturelle et psychique, c'est le clivage. Au niveau individuel, la découverte de la réalité de cette notion est à l'origine de la naissance de la psychanalyse. Avant Freud, le sujet humain a toujours été perçu comme une unité non clivée. Le terme même d'individu veut dire ce qui n'est pas divisible. La découverte de l'inconscient, ce n'est rien d'autre que la découverte de la division du sujet.

Une troisième idée, non moins importante, est que la violence serait plus compréhensible dans des pays où la différence d'appartenance religieuse ou ethnique est établie, comme par exemple, dans le cas de la Bosnie ou du Liban. Mais rien n'est plus angoissant et plus terrifiant que le différent perçu comme ennemi, qu'on ne peut détecter. Les romanciers algériens qui ont écrit sur cette période particulièrement noire que traverse notre pays décrivent remarquablement bien l'atmosphère et le climat lourd et menaçant où le voisin, donc le semblable, est perçu comme leur probable égorgé. Ainsi, à l'intérieur même du groupe d'appartenance, du groupe des semblables, chaque membre devient un ennemi en puissance, un étranger. Des milliers d'Algériens et d'Algériennes sont subitement devenus des étrangers dans le pays qui les a vu naître et grandir. Combien ont été tués, égorgés, déchiquetés? Combien ont été forcés à l'exil ou marginalisés (exil intérieur)? L'intégrisme désigne de nouveaux étrangers, ceux qui ne partagent pas leur croyance. Extériorisés ainsi à la religion, ils deviennent des mécréants, des hérétiques.

Les remarques précédentes montrent que l'étranger du dedans ou du dehors ne peut provoquer de la haine qu'à la condition de provoquer d'abord un sentiment ambigu d'étrangeté. Le terme en arabe *gharib* tout comme le terme grec *xénos*, signifie tout autant étranger qu'étrangeté.

Ce terme signifie que l'étranger implique tout à la fois le semblable et le différent de soi. L'autre est tout à la fois moi et non moi, ou comme le propose F. Martens (1981): "*Un semblable légèrement décalé*". L'intégrisme est un cas particulier d'un phénomène plus général. Il y a différentes formes de rejet et de haine. Au premier rang, j'évoquerai le racisme et le sexisme. A ce propos, Pontalis (1984) écrit: "*Je tiens pour fausse, ou en tout cas pour incomplète, l'idée admise selon laquelle le racisme témoignerait d'un refus radical de l'autre, d'une intolérance foncière aux différences. Contrairement à ce que l'on croit, l'image du semblable, du double est infiniment plus troublante que celle de l'autre*". Tout comme le racisme, l'intégrisme exprime dans ses actes de haine, sa troublante et inquiétante réunion — opposition du semblable familier et du différent étranger. C'est ce que Freud nomme l'inquiétante étrangeté. C'est

donc sur fond d'ambiguïté troublante et unifiée du semblable — différent du familier — étranger que le sujet va attribuer à l'autre ses tendances refoulées, inconscientes. L'inconscient, cette extraordinaire découverte de Freud, exprime qu'en chaque sujet il y a une partie de lui-même qui lui est étrangère, qui le fonde et le guide. L'étranger nous habite et nous constitue. Il est la face cachée de notre être. Au sein de l'Etre unité, existe une altérité. Désormais l'étranger est en nous. Nous sommes tous des étrangers à nous-mêmes. Le reconnaître nous permet de mieux vivre avec l'autre. Comment ne pas arriver à tolérer l'étranger si l'on sait qu'on est étranger à soi-même ?

— *De nombreux cas de violence extrême ont été constatés durant les événements de l'été 1997. La violence s'accompagne d'actes de barbarie où les tueurs s'acharnent sur leurs victimes comme s'ils voulaient aller au-delà du meurtre...*

Comme dans beaucoup de sociétés primitives où le mot "homme" ne pouvait désigner que les membres appartenant à la même tribu, nos intégristes, dans leur manière horriblement barbare de tuer des civils, montrent à quel point celui qui ne partage pas leur croyance et leur action a perdu à leurs yeux les qualités d'un être humain. Pour ces intégristes, un homme tout court, naturel, qui ne soit rien d'autre qu'un homme et seulement un homme, a perdu le droit d'être traité comme un semblable. C'est l'appartenance ou la non appartenance qui sépare l'humain de l'infra-humain. La violence meurtrière exprime la violence du déni de l'autre en tant que représentant de la réalité extérieure. Pour celui qui exerce la violence, l'autre n'est conçu que comme un objet qui doit être chosifié. Lors des massacres des Tutsis par les Hutus au Rwanda, la radio locale de ce pays diffusait ce message chanté que je restitue de mémoire: "*Réjouissez-vous mes amis, les cafards ont été exterminés*".

L'un des aspects fondamentaux de ces psychotiques de la culture est l'ignorance de l'autre en tant qu'être humain. Les individus de ce type de personnalité ne peuvent fondamentalement pas reconnaître comme semblable celui qui ne partage pas leurs règles de vie sur le plan idéologique. Ils se représentent le monde comme au temps des Grecs où les esclaves étaient torturés, tués sans la moindre pitié ni culpabilité, tandis que les citoyens grecs bénéficiaient des privilèges de l'altérité.

Pour commettre toutes ces horreurs, il faut une conviction inébranlable, plus inflexible que les délires psychotiques. Ces horreurs sont sacrificatoires. Ceux qui le font immolent, égorgent hommes, femmes et enfants comme des moutons, pour s'approcher de Dieu. Les sacrifiés deviennent ainsi des intermédiaires entre eux et Dieu. Les victimes sont des offrandes au divin. Le but du sacrifice est justement d'instaurer un rapport de contiguïté. Nous avons eu des témoignages de repentis allant dans ce sens. Le meurtre est représenté comme un acte de soumission et

d'obéissance à Dieu. L'intensification de ces violences pendant le mois de Ramadan exprime ce désir de réduire l'écart qui nous sépare de Dieu.

Notre espèce est un produit biologique admirable à beaucoup d'égards mais elle renferme de graves caractéristiques morbides. On reste admiratif devant les extraordinaires progrès réalisés par l'homme. Mais on demeure tout aussi intensément horrifié par le fait que l'espèce humaine est la seule espèce pratiquant le meurtre intraspécifique à l'échelle collective. Les hommes, quelle que soit leur position dans l'organisation sociale, peuvent devenir, dans des circonstances de changement et de conflits sociaux, d'abominables bourreaux. On explique la cause de cette pathologie par la longue incapacité du nouveau-né qui soumet l'enfant à une socialisation lente, comparable à l'hypnose. Elle fait de lui un récepteur obéissant aux croyances toutes faites. Elle l'oriente à s'identifier à une cause, à une croyance, à un groupe, sans réflexion et avec enthousiasme. Dans ce sens, la cruauté de notre espèce n'émane pas d'un trop-plein d'agressivité mais plutôt d'une faculté surabondante de dévouement fanatique, aujourd'hui appelé intégrisme.

L'individu se dépersonnalise dans une sorte de don de soi au groupe qui le pousse à tuer ou à mourir. Ce dévouement a un caractère sacrificatoire. Il se lie aveuglément au groupe et se confond totalement avec lui. Il en accepte ainsi, inconditionnellement, son système de croyance avec ses préceptes et ses dogmes. Chaque membre est lié si aveuglément au groupe qu'il se confond totalement avec lui. Il n'y a plus plusieurs individus, mais un seul être total, intégral.

L'expulsion de leur spécificité, de leur différence, de tout ce qui les caractérise personnellement, renforce la constitution d'un corps groupal, unifié et glorifié. En effet, cette pathologie ne prend sens et importance que dans la mesure où elle forme des groupes sociaux. L'appartenance au groupe et à son idéologie structure une identité collective. La violence sur les autres étaye et consolide leur cohérence et leur homogénéité groupale. En effet, dans le même temps où ils liquident tous ceux qui sont différents d'eux, ils renforcent celles-ci... Les victimes sont, de ce point de vue, de véritables boucs émissaires, dont l'existence même permet au groupe de projeter ses pulsions agressives, de resserrer les rangs et, surtout, de restaurer une identité. La frénésie destructrice de ces groupes est d'autant plus intense que leur identité est fragile. Ainsi le fanatisme des groupes s'appuie sur la communion, la solidarité, le dévouement, la fidélité et l'obéissance de leurs membres. L'égotisme du groupe s'étaye sur l'altruisme de ses membres. Tel est le paradoxe!

Depuis cinquante ans, on s'interroge, on essaye de savoir comment on devient un bourreau, un tortionnaire ou plutôt si nous sommes tous des tortionnaires en puissance. A ce propos il est intéressant de rappeler les résultats des recherches expérimentales menées par Stanley Milgram à l'université de Yale (1974).

Des expériences devaient tester les limites de l'obéissance à l'autorité chez une personne normale à qui l'on ordonne de faire souffrir un innocent, dans l'intérêt d'une noble cause. On prétend ainsi officiellement que le but de l'expérience est de savoir si des punitions infligées aux élèves ont un effet positif sur le processus d'apprentissage. On demande aux sujets de tenir le rôle "d'enseignants", chargés de punir "les élèves" qui leur sont présentés comme d'autres volontaires. La punition consiste en chocs électriques d'intensité croissante (de 15 à 450 volts), administrés par les enseignants qui se trouvent, en fait et sans le savoir, devant une sinistre mise en scène: les "élèves", complices de l'expérimentateur, sont ligotés sur une sorte de chaise électrique, des électrodes fixées aux poignets. Les "enseignants" sont placés devant un appareil factice comportant trente manettes, chacune censée ajouter 15 volts à la précédente, et ont pour consigne d'administrer un électrochoc d'intensité immédiatement supérieure à chaque nouvelle erreur commise. A partir de 150 volts (théoriques), l'élève-complice doit simuler des douleurs intolérables et manifester son désir d'arrêter, mais l'expérience doit continuer. Les sujets-enseignants sont des volontaires de toutes conditions, âgés de vingt à trente ans et recrutés par petites annonces, les invitant à participer à une "recherche scientifique sur la mémoire et l'apprentissage". Combien parmi eux vont-ils obéir à l'autorité de l'expérimentateur qui leur commande de continuer à torturer quelqu'un jusqu'à la limite des 450 volts? L'avis majoritaire de 39 psychologues interviewés avant l'expérience était que la plupart des sujets n'iraient pas au-delà de 150 volts lorsque la "victime" demande pour la première fois à être détachée. Ceux qui dépasseraient 300 volts pouvaient être considérés comme une frange pathologique (1/1000).

La réalité des résultats fut tout autre, puisque plus de 60% des sujets obéirent à l'expérimentateur qui utilisait, après chaque "punition", des stimulations verbales fermes mais jamais agressives, allant du *"veuillez continuer"* au *"vous n'avez pas le choix, il faut continuer"*. Les mêmes expériences répétées dans d'autres pays comme l'Italie et l'Autriche ont donné un pourcentage encore plus élevé. Stanley Milgram déduit que les sujets considèrent que leur conduite est légitimée par le caractère scientifique de l'expérience. Ils la situent dans une perspective positive, bénéfique et utile à l'humanité. On peut aussi en conclure que toute action, aussi condamnable soit-elle, peut prendre une signification absolument opposée quand elle s'enveloppe d'un cadre de légitimité, ici scientifique, mais qui peut être aussi politique, religieuse, idéologique, etc.

Ainsi des individus, normaux quand le contexte s'y prête, peuvent devenir des tortionnaires en croyant bien faire. Mais de nouvelles expériences ont permis à Milgram de démontrer que lorsque les sujets perçoivent leurs actes comme contraires à la morale, ils ne trouvent pas en eux-mêmes la force de repousser les injonctions de l'autorité représentée par

l'expérimentateur. *"La disparition du sens de la responsabilité personnelle est de très loin la conséquence la plus grave de la soumission à l'autorité"*.

Dans la nouvelle expérience, "l'enseignant" est libre d'infliger à l'élève des décharges de n'importe quelle intensité, les premières plaintes de la victime intervenant à partir de 75 volts et la demande d'arrêt à partir de 150 volts. Or, bien qu'ils aient eu ainsi l'occasion de faire souffrir l'élève à leur guise, presque tous les sujets s'en sont tenus aux niveaux de chocs les plus faibles, la moyenne étant de 54 volts. Un ou deux des sujets tout au plus (sur 40 par expérience) ont semblé éprouver une certaine délectation à pénaliser la victime. On est loin des niveaux d'intensité des chocs électriques de la première expérience. Milgram en conclut que ces comportements résultaient de l'obéissance aux injonctions de l'autorité.

L'obéissance à l'autorité dépersonnalise le sujet et peut le mener à l'agressivité sur ordre. Je pense qu'il est utile de dire ici que la première caractéristique des institutions de ce pays aussi bien dans la famille, à l'école que dans la société en général, est le respect et la considération pour l'obéissance. Elle est perçue comme étant une vertu. Au contraire, la désobéissance est estimée être un vice. On privilégie l'acte d'obéir tout en dépréciant l'acte de penser. L'enfant, l'élève, le citoyen, tout comme le soldat, sont préparés tout au long de leur socialisation à obéir sans réfléchir. L'obéissance à l'autorité suppose l'identification. Or l'identification dans ses formes extrêmes suppose un renoncement de soi et une transformation de soi en fonction de l'autre. Dans une situation de crise, l'identification peut aliéner un individu, provoquer en lui la haine, le meurtre au nom d'un individu, d'un groupe, surtout s'ils sont légitimés par un discours théologique.

— *Quelles sont, selon vous, les responsabilités du pouvoir dans la situation actuelle? La première violence n'est-elle pas d'avoir arrêté le processus électoral en 1991? D'autre part, plusieurs hypothèses circulent sur le fait que certains au sein du pouvoir seraient très impliqués dans ces violences. Pensez-vous que cela soit possible et jusqu'à quel point?*

La responsabilité du pouvoir dans la situation actuelle est entière. Cela, personne ne peut le nier. Le passé explique le présent. L'Etat algérien a toujours imposé son pouvoir à son peuple. La violence est au fondement de l'Etat. Elle n'a pas commencé en 1991. L'armée légitime a tiré et tué des centaines de jeunes en octobre 1988. Par conséquent, lier la tragédie que nous vivons au quotidien à l'arrêt brutal du processus électoral, c'est avoir une vision réductrice de la catastrophe que nous vivons. Rappelons simplement que tout un contingent de conscrits a été égorgé et émasculé, et qu'une prostituée et son bébé ont été brûlés vifs dans le sud du pays, ces horribles assassinats ayant été exécutés avant l'arrêt du processus électoral.

La véritable responsabilité du pouvoir dans la situation actuelle se situe dans la défaillance de l'organisation et de la gestion du pays qui ont contribué pour une grande part au déséquilibre qui nous a conduits à l'horreur. L'autoritarisme s'appuyant sur des valeurs éthiques perverses, le mensonge élevé au rang de l'information ont mené le pays au chaos. Le pouvoir s'est occupé activement à produire de l'ignorance, à créer de faux espoirs, à réduire au silence toute pensée contraire au régime, à se servir de la peur comme instrument d'emprise. Pour un psychologue, le langage est une valeur primordiale pour transmettre un savoir, éclaircir des malentendus. La véritable violence de l'Etat est de nous avoir attaqués dans notre instrument privilégié, que sont la parole, la connaissance et la pensée. La corruption connue et reconnue s'est établie dans tous les secteurs, à tel point qu'elle s'est incorporée aux normes. L'opportunisme est devenu la compétence sociale par excellence. Plus grave encore, depuis l'indépendance, le pouvoir a substitué à la mémoire collective uniquement des énoncés historiques qui le légitiment. De grands pans de notre histoire ont été assassinés. Or il n'y a pas de société, pas de groupes humains sans travail de l'historisation, sans mémoire. La substitution de l'histoire au profit du pouvoir en place, le pervertissement du passé ont toujours engendré des utopies meurtrières. C'est dans ce sens là qu'il faut comprendre la fameuse formule: "*Le FIS est le fils du FLN*".

Il ne peut pas y avoir un projet d'avenir dans un pays qui se libère (du colonialisme) sans libération du passé. Il est assez symptomatique que la question fondamentale que se posent beaucoup de citoyens de ce pays est: "*Qui sommes-nous?*". Il y a là un manque à comprendre, à se représenter. Ainsi le passé dévié, réorienté, n'est jamais ni dépassé ni intégré. Il resurgira toujours quand la situation le permet. On retrouve ici le travail de l'après-coup, notion centrale dans la pensée freudienne et qui fait dire à Jacques Lacan: "*L'histoire est dans l'avenir*". La vérité étouffée et réprimée a des effets pathologiques. Son refoulement ébranle en chacun de nous ce qui fonde notre identité. La tâche de l'historien est primordiale. Elle est de révéler les ratures et les ruptures de notre passé, pour nous comprendre et pour comprendre les forces de l'horreur du présent. C'est donc sur les bases d'une gestion économique chaotique, d'un autoritarisme démagogique, d'une corruption généralisée élevée au rang d'une norme, des mensonges, des dissimulations de la vérité, du silence imposé à la pensée, que la société s'est désagrégée et disloquée.

C'est par réaction à cette désagrégation que la naissance du Front islamique du salut a été reçue comme un soulagement. Son discours a déclenché un état d'aliénation massive dans une grande partie de la population. Une des caractéristiques de ce processus réside dans l'ignorance de cette aliénation par l'individu qui en souffre, qui cesse ainsi de s'appartenir complètement, conquis par le discours de ce mouvement. Les chefs du parti islamique dissous ont séduit et convaincu une grande partie

du peuple en s'appropriant la religion, en promettant simultanément la vérité, l'ordre, la justice, la sécurité et la vie éternelle, en échange d'une obéissance inconditionnelle. La prétention d'entraîner les hommes et les femmes de ce pays du début de leur vie jusqu'à leur fin, pour leur assurer la sécurité dans l'au-delà, est explicitement exprimée dans l'appellation même du mouvement: Front islamique du salut. C'est d'une part en supprimant les possibilités et la diversité de la vie, en empêchant le tâtonnement qui est le propre de l'homme à la recherche d'une vérité jamais définitive, toujours insuffisante, mais qui laisse place à l'incertitude, au changement, à l'évolution et à la différence; et le remplacement de cette polysémie par un discours de la vérité entière, monolithique et non évolutive qui se trouve à l'origine de la terreur au nom de Dieu, comme elle a été en d'autres lieux au nom de la race ou au nom de la classe. C'est l'idéologie d'une élite qui grâce à sa qualité charismatique certaine, a littéralement envahi la personnalité d'une grande partie de la population désillusionnée et désappointée par ailleurs, par une gestion politique jugée catastrophique. Ces guides ne sont pas les acteurs directs de ces horribles crimes. Mais les criminels se nourrissent de leur idéologie. S'appropriant la propriété du Bien suprême, ils ont établi des principes qu'ils convient de prendre comme ils sont. Qui les accepte dans toute leur rigueur et leur plénitude est musulman, qui louvoie, transige est un traître qu'ils n'ont aucun scrupule à détruire comme un objet, comme un déchet. Ils se donnent des noms d'hommes idéalisés de l'histoire musulmane, dont ils seraient les successeurs.

Notre rôle premier de citoyen de ce pays, tout simplement d'homme, parce qu'il s'agit de crimes contre la nature humaine, est de rétablir la vérité, d'éclairer une route obscurcie d'incertitudes. Nommer les assassins pour lever l'ambiguïté, les reconnaître et les distinguer pour révéler l'origine, le sens et le "projet" de cette horreur, est vraiment primordial. Depuis les débuts de la barbarie, on a toujours limité les agresseurs à un ailleurs géographique ou à un autre lieu mental. On a tout d'abord dit, que ce n'étaient pas des Algériens, ou encore que c'étaient des drogués et enfin qu'on ne sait pas qui tue!

Ces horribles assassinats indiquent qu'un homme est fondamentalement un être politique, national, idéologique. Un homme tout court, naturel n'existe pas. Pour ces intégristes, un homme qui n'est rien d'autre qu'un homme a perdu le droit d'être traité comme un semblable. C'est l'appartenance ou la non-appartenance qui séparent l'humain du non-humain.

On ne doit pas oublier que ces différentes formes d'altérophobies prennent sens et importance dans la mesure où les intégristes se multiplient, forment des groupes sociaux et structurent une identité collective. En effet, ils renforcent leur cohérence et leur homogénéité groupale dans le même temps où ils excluent et liquident tous ceux qui ne leur ressemblent pas, qui sont différents d'eux. L'expulsion violente de leurs différences internes et de

leurs incohérences sur l'autre, le différent, renforcent la constitution d'un corps-groupe unifié et glorifié.

C'est cette dissimulation inconsciente, naïve ou stratégique qui nous a menés à la répétition des massacres et au non-sens de la mort. Maintenant, n'importe qui, à n'importe quel moment peut devenir un signifiant pour être tué. La véritable question que l'on doit poser n'est pas de savoir qui tue, mais au nom de quoi et pourquoi on meurt. Le meurtre d'intellectuels, de journalistes, s'inscrivait dans le combat des valeurs de la vie. C'est paradoxalement un acte d'une existence humaine et de reconnaissance. Mais comment nommer le meurtre d'un bébé? Pourquoi et au nom de quoi? Comment rendre compte du nom et de la cause pour laquelle il est mort?

Entretien conduit par
Rabeh Sebaa